

Georg SIMMEL, Philosophie de la religion

Traduit par Frédéric Joly, préface de Denis Pelletier, Paris, Payot & Rivages, 2016, 253 p.

Denis Thouard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/34257>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 441-442

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Denis Thouard, « Georg SIMMEL, Philosophie de la religion », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 22 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/34257>

Ce document a été généré automatiquement le 22 octobre 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Georg SIMMEL, Philosophie de la religion

Traduit par Frédéric Joly, préface de Denis Pelletier, Paris, Payot & Rivages, 2016, 253 p.

Denis Thouard

RÉFÉRENCE

Georg SIMMEL, Philosophie de la religion, Traduit par Frédéric Joly, préface de Denis Pelletier, Paris, Payot & Rivages, 2016, 253 p.

- 1 Avant de dire tout l'intérêt de ce petit livre, il faut commencer par protester contre ce titre : Simmel n'a jamais écrit de « Philosophie de la religion ». Pas plus qu'une « Philosophie de la modernité » ou « de l'amour » du reste. Mais bien une *Philosophie de l'argent* (et de la mode, de l'aventure, de l'acteur, de l'art, du travail, des sexes...). Les trois dénominations qu'il a utilisées sont : psychologie (surtout au début de sa carrière), philosophie et sociologie. Il n'y a pas lieu de penser qu'il intitulait arbitrairement ses différents textes.
- 2 Cette remarque peut paraître inutile, ou désagréablement pédante. Mais elle a son importance ici. Les écrits sur la religion de Simmel ont été regroupés en Allemagne par Horst Jürgen Helle sous l'intitulé : *Gesammelte Schriften zur Religionssoziologie* (Berlin, Duncker & Humboldt, 1989). En passant la frontière, ces essais passeraient-ils aussi d'une discipline à l'autre ?
- 3 Que cela n'aille pas de soi est attesté par le fait que ce recueil très utile choisit de ne pas reprendre le premier texte consacré par Simmel à ce sujet, qui s'intitulait « Zur Soziologie der Religion », paru en 1898 (c'est aussi le cas pour les « Beiträge zur Erkenntnistheorie der Religion » de 1901, « Vom Pantheismus » de 1902, « Die Gegensätze des Lebens und die Religion » (1904) et « Ein Problem der Religionsphilosophie » (1905), plusieurs de ces textes ayant paru en français du vivant de Simmel), mais qu'on y trouve pourtant plusieurs éléments repris dans le petit livre

La religion de 1906 fortement augmenté en 1912, qui forme le centre de ce recueil et de la pensée simmélienne de la religion. La sociologie de Simmel est sans doute différente de celles pratiquées par Weber et Durkheim, ses contemporains, mais doit être appréciée dans ce contexte.

- 4 Et pourtant, parler de philosophie n'est pas non plus tout à fait erroné. Simmel distinguait les deux registres, mais les pratiquait l'un et l'autre. Il continua à écrire des textes de facture sociologique en ses dernières années alors qu'il avait proclamé tourner le dos à la sociologie. Et le questionnement philosophique ne cesse d'accompagner la plupart de ses textes de sociologue, à commencer par sa grande *Sociologie* de 1908. Le petit livre *La religion* pourrait bien relever autant de la sociologie que de la philosophie. Les textes « Du salut de l'âme » (1902), « La religion et le positionnement religieux aujourd'hui » (1911, le titre pourrait être rendu plus simplement par « Le problème de la situation religieuse ») et surtout « La personnalité de Dieu » (1911 aussi, dont le sous-titre est « un essai philosophique ») renvoient aux deux registres. C'est que l'un n'exclut pas l'autre : retracer les conditions sociales des formations religieuses ne serait en aucun cas vouloir les y réduire. Il convient au contraire de s'interroger sur la signification de l'expérience religieuse pour l'individu, au-delà de son importance socialisante.
- 5 Or Simmel s'efforce bien de rendre compte de la signification au-delà des formes historiques qu'elle a revêtues. Entre la « religiosité » et la « religion » se rejoue l'opposition qui caractérise le devenir de la culture, dont la religion est un des domaines, à côté d'autres. Cette approche systématique permet à Simmel d'éviter l'écueil de nombre de ses contemporains, en récusant l'idée de « religions imparfaites » : « L'évolution historique, écrit-il dans *La religion*, conduisant du plus imparfait au plus parfait ne représente en rien le schéma épistémologique qui permettrait de mesurer de façon exhaustive l'importance des religions, quand bien même l'évolutionnisme moderne et l'apologétique chrétienne s'allient pour imposer une telle intronisation » (p. 185). On voit que Simmel, sans s'engager dans une étude circonspecte des phénomènes religieux, cherche à apprécier sans préjugés ce que Denis Pelletier, dans sa préface, appelle la « résistance de la religion » dans la modernité, c'est-à-dire sous la condition analysée magistralement dans la *Philosophie de l'argent* d'une relativisation généralisée des absolus. Parallèlement à l'attention accordée par Weber à l'ascétisme intramondain, Simmel s'intéresse au phénomène du mysticisme et prend au sérieux les questions du salut, de la foi, de la confiance, repensées dans les conditions d'une société pluralisée. La fonction sociale du religieux est soulignée, mais aussi ses ressources pour l'individu en quête de sa propre loi. Point n'est besoin, nous suggère Simmel, de resacralisation pour apprécier les apports sociologiques et philosophiques de la religion. Pour autant, il aura sans doute surestimé la capacité des religions à constituer des mondes susceptibles de coexister, et reste au seuil, suggère le préfacier, d'une sociologie politique.
- 6 L'ensemble de ces textes permet une prise en compte des capacités du modèle de Simmel à penser non seulement le phénomène religieux, mais la place qu'il vient occuper dans le monde moderne. Le style des écrits simmeliens pouvait nuire à la netteté du dessein théorique qu'ils proposent ; mis ensemble, le lecteur peut éprouver leur puissance analytique, et les faire engager un dialogue avec les propositions contemporaines de Weber, Troeltsch, Durkheim ou James, puisqu'il est aussi « un des inventeurs du pragmatisme moderne » (préface, p. 38). La traduction se sort bien des

aspérités d'un style scientifique qui n'est plus le nôtre (mais le « monde ethnique », p. 95, est en fait le monde païen). Le livre constitue donc un apport utile à la réflexion sur la place de la religion dans les sociétés modernes, en même temps qu'une invitation à relire Simmel.